Auguste Rodin

STATUAIRE

L'Œuvre et ses aventures

Rodin dessinateur — Caractères et Projets

Commentaires

PAR

LÉON RIOTOR

Avec un dessin inédit

NOUVELLE ÉDITION

Prix : 1 franc

PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN Succ[r]

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—

1903

AUGUSTE RODIN

Statuaire


A Rodin



AUGUSTE RODIN

Statuaire

I

L'ŒUVRE ET SES AVENTURES

En janvier 1896, l'Exposition des Beaux-Arts de Genève couvre de fleurs trois Français : Puvis de Chavannes, Rodin, Carrière, « cette trilogie, presque cette trinité » ai-je dit (1). La statuaire provoque autant de violences qu'en a suscitées la fresque. Auguste Rodin, bafoué comme Puvis de Chavannes, dut cultiver cette fleur du génie, la patience, pour ne pas succomber sous les coups ; comme lui, il s'acharna sans rien concéder, et aura la gloire du triomphe complet.

Depuis 1864, on connaît de Rodin un *Homme au nez cassé*, masque grec refusé au Salon de ladite année, mais il se manifeste pour la première fois au Salon des Champs-Elysées, treize ans après, avec un plâtre *L'Age d'airain* (dénommé aussi *L'homme des premiers âges*,

(1) *Essai sur Puvis de Chavannes.*

1877). Cette simple figure, qui déconcerte l'habitude, est d'une chair si exacte qu'on accuse l'artiste d'un moulage sur nature. « Une rumeur profonde agita le monde des sculpteurs » (1). Il tient tête à l'orage, persiste dans une opiniâtre défense, renvoie le bronze définitif au Salon de 1880 où l'œuvre décriée est finalement acquise par l'Etat et placée dans le jardin du Luxembourg (2) après s'être vu décerner une troisième médaille. C'est la première bataille. Rodin en engagera de nouvelles à chaque apparition, avec ce maigre *Saint Jean-Baptiste prêchant*, au Salon de 1881 (3) avec cette *Création de l'homme* (4) qu'il exposa la même année. Dès lors c'est le couplet de la critique moutonnière, le cri d'appel des Salonniers : « Allez donc voir le Rodin — Vous n'avez pas vu le Rodin? — Vraiment que pensez-vous du Rodin ? » Puis les antagonismes se dessinent, des études retentissantes sont publiées, chacun formule des déclarations de principe. Les deux camps se heurtent désormais. Il y a des discussions terribles, des échanges de cartes. Les timorés balbutient : « Rodin, c'est une religion », les belliqueux clament : « Nous sommes rodinistes »,

(1) Léon Maillard.

(2) Près de l'Ecole des Mines et du boulevard Saint-Michel.

(3) Modelé en 1879, bronze grandeur nature, au musée du Luxembourg.

(4) Se trouve atelier du boulevard d'Italie.

leurs adversaires ripostent : « Qu'il nous fasse de belles choses ! »

Certes, il en fit, celles-là, et puis d'autres, qu'on retrouvera en partie à l'exposition de la Galerie Georges Petit (1889). (1) « Chacun de ses chefs-d'œuvre aura été l'objet de répugnantes risées » (2). Voici *Saint Jérôme* (3), décharné, étendu dans sa désolation. Oh ! la pauvre loque humaine ! (1878). *Adam et Eve* (1881), deux figures destinées d'abord à la *Porte de l'Enfer* (4). *Eve*, lourde et massive, aux flancs puissants de créatrice ! C'est la mère qui tremble aussi, et se pelotonne, délicieusement effrayée de sentir un autre être s'agiter en son ventre douloureux (5) ; un torse d'*Ugolin* (1882), une *Bellone*, casquée, aux cheveux épandus (1883) (6) ; l'*Homme au serpent* (1885) (7) ; *Persée et Gorgone* (1887) ; *Saint Jean*, après la décollation (1887) minable profil écroulé dans un plat sanglant ; l'*Homme qui marche* (1888) (8) ;

(1) Ecrit en Avril 1899.
(2) Ch. Morice
(3) Petite esquisse, atelier de Meudon.
(4) Il ne reste plus rien d'*Adam*, détruit et oublié.
(5) Reparaîtra au Salon de 1899. Un bronze grandeur nature chez M. Pellerin, une réduction bronze, chez M. Geffroy et chez d'autres, une réduction marbre chez M. Henri Vever, une autre chez Auguste Vacquerie, etc.
(6) Portrait de Mme Rodin.
(7) App. à M. Antony Roux.
(8) Un des *bourgeois de Calais*, un autre fut exposé au Champ-de-Mars en 1895.

les *Femmes damnées* et *la Misère* (1889) (1). Ah ! ces pauvres corps fripés, veules, raccornis, effondrés. Vieilles femmes, momies encore frémissantes, au ventre flasque, aux seins vidés. Horreur ! tout cela fut jadis de la beauté, — et par la grâce du génie, c'en est encore !... Et, datés du même millésime, une *Hécube*, accroupie, farouche, hurlante, démoniaque, le groupe du *Songe* (2), le *Songe de la vie* (3), et cette tête ferme et pensive, coiffée d'un bonnet blanc, penchée sur le bloc non dégrossi, qu'on peut désigner la *Pensée* ou la *Contemplation*, dont les yeux sont pleins de douceur et de sérénité (4). Puis une *Jeune mère*, accroupie près de son enfant qui tend les bras et dont les petites lèvres cherchent le sein (1891) (5) ; *le Frère et la Sœur*, adolescente qui tient un garçonnet sur ses genoux (6), un torse de *Saint Jean*, une *Cariatide*, robuste femme dont l'épaule musclée est chargée d'une pierre (7) ; un masque bas-relief, *la Douleur* (1892), un joli marbre, *la mort d'Adonis,* dont Vénus boit le dernier souffle (1893 et 1894) (8), une *Galatée* (9), *la Crête et*

(1) Bronze, app. à M. Vever.
(2) Petit bronze, atelier rue de l'Université.
(3) Marbre, app. à M. Johanny Petel.
(4) App. à Mme Durand.
(5) App. à M. Desmarais.
(6) Atelier, rue de l'Université.
(7) Atelier de Meudon.
(8) Ibid.
(9) App. à M. Errazuriz.

la Vague, *la Résurrection*, *l'Education d'Achille* enfant (mêmes dates) (1) ; *Orphée et Eurydice* et *Psyché et l'Amour* (ou *l'Eternel printemps*) dans toute la grâce qu'on peut souhaiter (1894) (2) ; l'*Espoir* (3), *le Christ et la Madeleine*, *l'Homme accroupi* (de la *Porte de l'Enfer*, 1895), l'*Illusion*, *fille d'Icare* (même année) que ses vastes ailes défaillantes n'ont pu soutenir (4).

Citerai-je encore l'*Enfant prodigue*, agenouillé, dont les bras désespérés implorent la bonté paternelle ? L'*Enlèvement* d'une femme par un adolescent, *la Source*, endormie, offrant son corps gracieux au faune qui se penche pour y boire (5), le *Poète et la Vie* (1896) sorte de fût de colonne où la tête penchée du poète voit s'élancer jusqu'à elle, en torsades de pensées, les carnations fougueuses ou moelleuses de ses imaginaires rencontres (6). N'avez-vous pas vu, au moins dans le trouble intérieur des vingt ans, cette femme qui hurle, à plat ventre, les mains cerclant ses yeux fulgurants, tandis que sur elle se rue un homme dont les bras avides cherchent ses seins, la *Luxure ?* Et cet adoles-

(1) Groupe de 3 figures plâtre.
(2) Ces deux groupes, marbre, app. à M. Yerkes.
(3) Atelier de Meudon.
(4) Ce beau marbre app. à M. Cahn.
(5) App. à M. Fenaille.
(6) Ce marbre app. également à M. Fenaille.

cent, symbole de l'humanité, agenouillé devant l'*Eternelle idole* (1), qui, les bras en arrière, sans défense, pensive et douce, lui offre sa poitrine où il boira, son ventre où il dormira ? Et cette *Danaïde*, écroulée sur le sol (1888) (2), et cette *Vieille heaulmière* nue, assise sur un rocher (3), « statue des décadences et des regrets, la vie vécue avec ses espoirs anéantis » (4) ? Il fit toutes ces belles choses, et puis d'autres encore, dont je vais retracer sommairement les aventures.

Suivons d'abord la série de bustes qu'il offrit aux regards passionnés d'un cercle grandissant, de 1881 à 1885, puis jusqu'à hier. Jean-Paul Laurens (5) « masque tragique et qu'on dirait avoir été léché par les flammes tant le bronze a des reflets et une patine de feu » (6), Carrier-Belleuse aux cheveux fous, deux Victor Hugo (dont un à l'Hôtel de Ville de Paris), Dalou (qui reparaît en 1889), Antonin Proust (7). Puis Henry Becque (1886), Puvis de Chavan-

(1) App. à M. Blanc.
(2) Marbre, Salon du Champ-de-Mars 1890, musée du Luxembourg.
(3) Ibid., figurine bronze.
(4) Gust. Geffroy.
(5) Le voir au musée du Luxembourg.
(6) G. Denoinville.
(7) A la salle de la rue Vivienne.

nes (1892) (1), Henri Rochefort (1893) (2). Il faut les examiner, ces portraits : chaque détail est une œuvre, l'auteur y a laissé sa pensée, et la violence de sa volonté, et la forme de sa vision spéciale. « Presque tous ont comme des reflets de son propre visage » (3). Bastien Lepage trop tôt parti, le graveur Legros, son ami de Londres (1882), Octave Mirbeau (médaillon 1889, marbre 1895), Roger Marx (1889), Hennley, directeur du *Magazine of art* (1892), Mme Séverine (1893), Mme Russel, en Minerve (1896). Voyez le buste de César Franck au cimetière Montparnasse (1893), celui de Castagnary au cimetière Montmartre. Ses nombreux portraits de femme, celle adorablement décolletée, marbre délicieux, qui trône au musée du Luxembourg (4). Ils soulèvent les mêmes cris enthousiastes, la même réprobation bourgeoise. Les libéraux s'extasient, mais de quel dédain le fidèle de l'Ecole ne les couvre-t-il pas ! « Le buste de Dalou par Rodin, dit Ribot, c'est beau comme n'importe quoi de n'importe qui » et Jean Dolent ajoute en souriant : « Celui de Jean-Paul Laurens ? C'est affreux, c'est beau,

(1) Au musée de Picardie, à Amiens. Une réduction de profil ornait la plaquette offerte aux convives du banquet à la gloire du fresquiste, le 16 janvier 1895.

(2) Reparut au Salon de 1899 en même temps que l'*Eve*.

(3) Daniel Baud-Bovy.

(4) Figurait au Salon de 1888.

décharné, hideux, macabre : cet art-là ne plaît pas dans les familles »(1). On a beaucoup parlé de celui de Victor Hugo (le premier). C'était bien le vieux poète des ultimes années, au front abrupt et tranquille, aux cheveux qu'agitent encore les vents de la mer. On y retrouve l'homme et l'œuvre. C'est un génie fixé pour la postérité. Puvis de Chavannes est admirable, quoiqu'on lui reprochera trop de hautaine froideur et cette redingote soignée où nul bouton ne manque, et ce regard dur où ne se retrouve pas la bonté de l'illustre peintre. La face mobile et tourmentée d'Henri Rochefort rappelle le pamphlétaire, mais rien que cela, et nulle sensibilité n'adoucit cet homme auquel ses familiers en accordent pourtant. Rodin n'a pas saisi l'être intime de ses sujets, peut-être même l'a-t-il dédaigné, et n'a-t-il vu que des héros publics : c'est eux qu'il a taillés pour jamais dans le marbre.

Chez de simples particuliers, on retrouvera mieux la chair et le regard, la parole et l'intention. En décembre 1898, paraît à la place d'honneur de la XVIe Exposition de la Société Internationale le buste en bronze d'un jeune américain « admirateur du *Balzac* »... « Sous les reflets rigides de la sombre matière transparaît l'individualité du personnage, l'accent,

(1) *Amoureux d'Art.*

pour ainsi dire, du *facies* anglo-saxon » (1). — Le plus récent de ces portraits est celui d'Alexandre Falguière, qu'on verra sans doute au Salon de demain (Mars 1899). Le bon sculpteur toulousain y est bien nature.

L'art ainsi fait ne conquiert pendant longtemps que des initiés, les profanes se ruent à l'assaut de ces incompréhensibles beautés. Ils dénaturent l'œuvre et briseraient — s'ils pouvaient — ceux qui osent penser différemment. Les COMMISSIONS toutes puissantes agissent de même. Rodin l'apprendra chaque fois qu'il se risquera dans les compétitions. En 1880, au concours pour le groupe commémoratif de la Défense Nationale (rond-point de Courbevoie) il présente une *Patrie vaincue*, hurlante, les bras en croix, une aile brisée, dressée sur le corps d'un mourant. C'était vibrant de violence, trop révolutionnaire pour le jury qui préféra du Barrias. Rodin n'abandonna pas son sujet, en fit des variantes, supprima le soldat frappé à mort, et cela devint le *Génie de la Guerre* (1883) (2). Un comité se constitue à Nancy, en 1883, sous la présidence du peintre Français, pour l'érection d'une statue à Claude Gelée, dit Le Lorrain. Rodin l'entreprend. Claude est debout, un peu penché, une jambe fléchissante. Il

(1) Raymond Bouyer.

(2) Une des réductions est chez M. Pontremoli.

a la moustache dure, son opulente chevelure bouclée flotte au vent, son regard cherche cette clarté qui fait la joie de la vie et de la nature. Des chevaux, qui bondissent hors des ombres du piédestal, entraînent un adolescent radieux dont les yeux flambent de soleil, c'est le char d'Apollon ! Exposé en 1889, ce monument, incompris, fut repoussé par les autorités nancéiennes. Il fallut trois ans de luttes, et des amitiés persévérantes, pour qu'il fut enfin inauguré à Nancy, en 1892. (Pépinière, près la place Stanislas). La statue de Bastien-Lepage, pour le village de Damvillers (1889) pour moins d'attente, n'en fut pas moins discutée. En juillet 1890, la Commission, dite des Travaux d'art, refusa le projet de Rodin pour un monument national à Victor Hugo (1). M. Arsène Alexandre a raconté comment l'architecte du Panthéon s'y prit pour en juger : il fit peindre l'ensemble sur un chassis qu'on dressa à l'emplacement désigné. Et cette étrange fantaisie suffit pour convaincre le statuaire d'ignorance. On lui rendit son poète, et c'en eût été fait sans le directeur des Beaux-Arts, M. Larroumet, qui obtint gain de cause après deux ans de démarches.

Ce *Victor Hugo* du Panthéon, « repêché » par M. Larroumet, n'attend plus que l'exécution.

(1) Première maquette en 1886.

Semblable en partie à celui qui sera prochainement érigé dans le jardin du Luxembourg, il écoute les hymnes des flots, assis sur les rocs secoués par eux, tend le bras vers les rives de France, et répète au vent qui bouleverse les ondes ses lyriques songeries. Trois sirènes aux torses souples, aux croupes longues, le regardent ; une *Iris,* messagère des dieux, lui indique l'avenir. Dans le monument du Luxembourg (1) Hugo est assis de même, la Muse tragique le conseille, tandis que derrière lui se dresse une figure émue, sa voix intérieure (2). Ces femmes qui lui parlent, ruisselantes d'aigue marine, lui soufflent leur passion et leurs légendes. Sous leur inspiration, il écrivit plus d'un drame immortel, et respire au soir de sa vie la paix glorieuse qu'elles lui ont donnée. C'est ainsi qu'Auguste Rodin a imaginé le rude laboureur de pensées, puissant et tendre, c'est ainsi qu'il le faisait comprendre, c'est ainsi que nous l'admirerons.

On offre à Rodin de faire partie de la Commission de décoration de l'Hôtel de Ville de

(1) Salon du Champ-de-Mars 1897.

(2) Un plâtre de cette « Voix intérieure » avait été offert au Musée National de Stockolm par Rodin, après l'Exposition de cette ville où il avait été convié. La Commission du Musée refusa la statue. Le roi de Suède et Norvège, outré de cette impolitesse, s'empressa près du sculpteur, offrit des excuses et une décoration, et demanda la « Voix intérieure » pour sa galerie particulière.

Paris, mais on oublie de lui commander la moindre chose. Alors il continue son labeur formidable. Il dresse sur la place de Calais, en juin 1895, ce groupe des six bourgeois libérateurs, souscrit par la Ville, et pour lequel il éprouvera, une fois de plus, toute l'horreur des tracasseries administratives. L'Histoire nous a conservé l'héroïsme d'Eustache (de Saint-Pierre) et de ses compagnons accidentels, Jacques et Pierre (de Wissant), Gauthier (de Vismes), Andrieux (d'Ardres) et Jean (d'Aire), se rendant en chemise, nu-pieds, la corde au cou, au camp du roi d'Angleterre, Edouard III. C'est une page mémorable du XIV[e] siècle. Il appartenait au hardi sculpteur de la consacrer. L'un, les bras unis par la lourde clef qu'il va remettre à la merci du vainqueur, regarde fier et droit devant lui, altier de son renoncement, un autre se prend la tête dans un geste désespéré, entre eux un troisième, morne et triste, songe à ceux qu'il a quittés, enfin deux autres s'excitent du geste. C'est le sort des vaincus (1). Jamais nul piédestal n'avait porté d'hommes en chemise. Quelle abomination provinciale ! *Les Bourgeois de Calais* auraient pu sans doute mettre leurs chausses et leurs toques pour aller au supplice. Rodin n'y avait pas songé ! On le lui rappela.

(1) Modèle en 1889, à la Galerie Georges Petit, terminé en 1892.

Il retombe dans son recueillement, songeant peu à la cohue qui hurle autour de lui et dont le bruit étouffé parvient à peine à sa rudimentaire cellule. Chaque jour, englouti dans ce monde où les vivants ne cessent de prier pour les morts, chaque heure il ajoute à cette *Porte de l'Enfer*, que M. Edmond Turquet, à ce moment directeur des Beaux-Arts, lui commanda pour le musée des Arts Décoratifs au Trocadéro (1). Sur cette arche de six mètres, avec son cadre et son fronton, sur ses deux vantaux en recul, il déroule un spectacle effrayant et poétique. Inspiré de Platon, de Plutarque, de Virgile, de saint Jean, du Dante qu'il a placé là comme l'évocateur tout puissant de cette magie, il a disséminé en divers groupes « s'enlevant dans une accentuation prodigieuse » (2) plus de deux cents figures merveilleusement modelées, quelque chose comme l'Humanité en marche à travers ses passions ; il a imaginé ce clapotement des morts, qu'Homère compare à la fuite d'oiseaux épouvantés. Dès 1875, il eut cette conception. Sur la travée supérieure, en avant du tympan, un homme nu, accroupi, les épaules pliantes, les bras lourds, robustes pour soutenir sa tête massive, c'est le *Penseur* qui domine l'œuvre colossale. Il rappelle, par la

(1) En 1880, au moment de l'acquisition de l'*Age d'airain*.

(2) Léon Maillard.

pose et par l'intention — par la forme même — l'expressif *Penserio* que Michel-Ange a placé dans l'église Saint-Laurent, de Florence, sur le tombeau du triste duc d'Urbin, Laurent de Médicis, père de notre Catherine, aux pieds duquel il coucha ensuite le *Crépuscule* et l'*Aurore*... Plus haut encore, au faîte de la porte tragique, se penchent trois damnés qui clament sur l'abîme « Vous qui entrez, laissez toute espérance ! » Vous qui naissez, laissez toute espérance ! Vous qui gardez la foi, l'amour au cœur, l'illusion des riants lendemains, vous qui proclamez le triomphe éternel de l'art, vous qui suivez le soleil en marche, vous qui ne vivez que pour la nature et l'humanité, laissez toute espérance !

Pourtant, Rodin résiste et patiemment continue. Chaque jour amène une anecdote. Après l'Exposition de 1896 à Genève, il offre à l'hospitalière ville plusieurs des œuvres qui viennent d'y figurer, dont une admirable *Femme accroupie* en bronze. On la retrouve. un an après, oubliée dans les caves du Musée, au milieu des toiles d'araignées ! « Ce sont là de menus faits que l'histoire ne jugera pas indifférents » (1).

La Société des Gens de Lettres ayant réuni les fonds pour élever une statue d'Honoré de Balzac, s'adresse à Rodin (2), en se soumettant

(1) Mathias Morhardt.

(2) Elle avait, paraît-il, été demandée d'abord à un autre statuaire qui mourut sans l'avoir exécutée.

d'avance à la façon dont il jugera bon de camper son grand homme. Effrayé, il hésite, puis accepte et cherche pendant dix ans à rendre, vivant à nos yeux, cet écrivain dont Lamartine a dit : « Son extérieur était aussi inculte que son génie, c'était la figure d'un élément ». Il devait arriver à cette statue la plus extraordinaire des aventures. Admirée, bafouée, refusée par ses propriétaires, soldée par souscription, acquise par un amateur, finalement conservée par son auteur qui repoussa ses offres généreuses, quoiqu'il fût pauvre, on se battît autour d'elle mieux qu'autour d'un drapeau. On la traita de « bloc informe », des amis de Rodin avouèrent que c'était « une grave erreur », on nous conta comment le Président de la République, qui, lors de sa visite au vernissage officiel, jetait un mot aimable à chaque œuvre, n'avait pas daigné honorer d'un coup d'œil ce triste grand écrivain, etc... Chacun discute ou apprécie. « Les gens de bon sens n'hésitent pas à donner leur avis. M. Harpignies dit : « Je ne critique pas, je ne comprends pas ». Le poète Léon Dierx est plus dur encore : » C'est une fumisterie sans nom, voilà dix ans, du reste, qu'elle dure ». Et M. Alphonse Humbert ajoute : « D'un homme qui avait certainement du talent, on a fait cela » (1). Mais « regardez-le un instant, ce bloc

(1) M. Léon Bailby, dans *la Presse*.

enfariné des plaisantins, faites-en le tour, détaillez-en les silhouettes et vous y trouverez un balancement d'homme gros, une harmonie de charpente épaisse de la plus parfaite vérité, car Balzac fut un gros homme aux membres lourds » (1).

Le rôle de la Société des Gens de Lettres semblait devoir rester des plus effacés. Le Comité en avait jugé autrement. Il était, des conventions acquises, dans l'obligation d'accepter le projet, mais on ne déchire pas en vain l'amour-propre d'un artiste avec qui les procès sont peu à craindre. Un membre de la Commission « mit au défi le Conseil Municipal d'accorder un emplacement à Paris pour ériger cette monstruosité ». Puis le Comité vota et informa M. Rodin que, par 11 voix contre 4, on ne « reconnaissait pas Balzac » dans sa maquette. Après cette appréciation, Auguste Rodin, tranquille, écrivit aux journaux : « Soucieux avant tout de la sauvegarde de ma dignité d'artiste, je vous prie de déclarer que je retire du Champ de Mars mon monument qui ne sera érigé nulle part ».

Les édiles parisiens eussent-ils été aussi féroces qu'on l'insinuait ? M. Levraud (2) président de la Commission des Beaux-Arts, qui

(1) M. Louis Richard, dans *Alceste.*
(2) Aujourd'hui député de Paris.

donnait souvent le ton à l'Hôtel de Ville pour les questions esthétiques, avoua : « Je suis certain qu'un artiste comme Rodin a pensé à une grande chose... Ceux qui reculent effrayés devant l'ébauche seront peut-être les premiers à s'arrêter, émerveillés, devant l'œuvre achevée. » Il y eut des avis contraires, assez hésitants. MM. Bellan et Rebeillard « réservèrent » leur opinion. « Quelle que soit l'admiration que j'aie pour le grand talent de M. Rodin, j'estime que cette fois l'artiste s'est absolument trompé ». dit M. Lampué. M. Grébauval renchérit en affirmant « qu'il serait ridicule de faire bon accueil à ce bloc » et M. Labusquière, énergique, conclut que « si la statue avait besoin d'un refuge, c'était contre et non pour elle ».

Quoi qu'il en soit, Rodin eut un réveil admirable. Toute la jeune littérature se leva pour affirmer sa sympathie au vaincu de cette nouvelle escarmouche. Il s'y mêla nombre de peintres et de statuaires. Et la protestation qui circula revint couverte de signatures : « Les amis et admirateurs de Rodin... encouragent de toute leur sympathie l'artiste à mener à bonne fin son œuvre, sans s'arrêter aux circonstances actuelles et expriment l'espoir que, dans un pays noble et raffiné comme la France, il ne cessera d'être, de la part du public, l'objet des égards et du respect auxquels lui donnent droit sa haute probité et son admirable carrière ».

Une souscription s'ouvrit, rapidement couverte, pour l'achat du *Balzac.* Mais un amateur éclairé (1) s'en était déjà rendu acquéreur, ce qui termina cette lutte de générosité (2).

Au même Salon (1898), Rodin exposait ces deux amants enlacés qui confondent leurs haleines, la femme abandonnée sur les genoux de son maître, « couple tendre et fort qui se dégage passionnément du bloc muet » (3), ce *Baiser* qui ravit une admiration unanime, tant la lumière épandue, frissonnante et tendre, en faisait une vraie chair hantée par le Péché « pièce idéale »(4), déjà vue douze ans auparavant (5). Les marchands, moins dédaigneux, convinrent qu'il y avait à compter avec cet homme-là. On rencontrera, chez Barbedienne et chez Thiébaut, des reproductions du *Baiser*, de l'*Adonis*, du *Sculpteur et la Muse*, du *Printemps* où le berger robuste enlace la souple fille qui s'offre. On le glorifie outre-mer, on le recherche. Un incident récent (6), qui prit des allures belliqueuses, a brisé dans l'œuf le *Gladstone* que les partisans du vieil homme d'Etat étaient venus demander à Rodin pour une place publi-

(1) M. Pellerin.

(2) Le *Balzac* est actuellement dans l'atelier de Meudon.

(3) Raymond Bouyer.

(4) Léon Maillard.

(5) Marbre chez M. Antony Roux.

(6) Fashoda, novembre 1898.

que de Londres. Les *jingoïstes* se cabrèrent, et il fallut donner l'œuvre à un compatriote. Jadis Rodin possédait déjà cette admiration lointaine. Le Chili lui commanda (1883 et 1884), deux monuments dont les maquettes, non payées, furent perdues dans les révolutions de ce pays (1). On se rappelle cette statue équestre du *Général Lynch* le front nu, le bras tendu dans une allure un peu classique, et ce *Président Vicunha*, debout et fier, dont le piédestal, orné de bas-reliefs historiques, supportait une femme qui levait vers lui ses regards reconnaissants.

Actuellement, il termine pour la République Argentine un *Président Sarmiento* (1898). Du piédestal de pierre fruste que ce libérateur dominera surgit Apollon, écartant d'un geste superbe les frondaisons épineuses. A ses pieds se tordent les serpents. Dédaigneux, il regarde l'aube de la liberté ; encore à demi-noyé dans la matière, il rayonne de force et d'esprit. Ainsi « il n'aura rien manqué au génie de Rodin, a dit M. Octave Mirbeau, pas même le douloureux et peut-être fortifiant honneur d'avoir été contesté par la médiocrité et persécuté par la haine des sots ». L'ardent soleil austral enflammera de brûlants baisers cet éveil de pierre, et les Argentins s'en enorgueilliront sous le vaste ciel de leur cité.

(1) Ces deux maquettes étaient au tiers, très faites, M. Rodin en a des photographies.

II

RODIN DESSINATEUR

Le statuaire a révélé les trésors de ses cartons, des dessins comme en crayonnent les éléments. « Il exprime ce monde des mouvements par le geste, l'attitude, le sursaut rythmique et décisif des formes extérieures qu'il surprend et certifie » (1). Aux expositions des Pastellistes et Peintres-graveurs de la galerie Georges Petit, ailleurs aussi, c'est une merveille qui éblouit. Ces profils sont tendres et robustes, virils dans la grâce. Jamais ils ne sont pauvres de lignes : un trait, un point, un coup d'ongle, tout converge vers l'intention. « Cette qualité, difficile à expliquer, qu'il possède complète, se rencontre chez les meilleurs des égyptiens et des grecs » (2). Pourtant aucun d'eux n'a serré la vie de plus près.

Il fit de la peinture à l'atelier Lecoq de Boisbaudran, — on a vu des toiles de son extrême jeunesse, quand il fraternisait avec le graveur Legros, maintenant fixé à Londres, — des copies dans les musées, quelques essais

(1) André Fontainas.

(2) Ch. Quentin, dans *The Art Journal* de novembre 1898.

furtifs de paysage, un portrait de son père, mais son dessin n'est pas l'application d'une théorie d'école, encore moins un procédé. Une idée le hante. Il saisit un débris de crayon, une feuille de carnet, le dos d'un prospectus, et, hâtivement, la fixe. Les courbes charnelles s'élancent, reviennent, raccordent les muscles qui se nouent et se meuvent comme des serpents. Ces ébauches participent de la plastique autant que de la ligne, « le dessin annonce et commente l'œuvre du statuaire » (1). On croirait des sujets modelés dans la glaise, avec le coup de pouce ferme et lent du sculpteur, tant les jeux d'ombres glissent avec harmonie sur ces souples ossatures. Un visage sommaire complète le corps dont le mouvement seul l'a tenté.

Divers journaux d'art publièrent au moment des Salons annuels des croquis de Rodin, reproduisant les œuvres qu'il exposait. Plusieurs ont laissé souvenir, l'*Homme au taureau, Prométhée et les Océanides*. Ce fut une révélation. Depuis, il a montré des pointes sèches, V. Hugo, Henry Becque, Antonin Proust ; on a pu voir de lui une suite innombrable de portraits et des frontispices à de nombreux ouvrages d'amis. Il illustra un poème d'Emile Bergerat, *Enguerrande* (2), accorda un prélude au *Jardin des supplices*, d'Octave Mirbeau, et des origi-

(1) Roger Marx.
(2) Frinzine et Klein, éditeurs 1884.

naux parfaitement calqués par M. Clot, pour une édition de luxe prochaine de cet ouvrage. On cite un exemplaire des *Fleurs du mal*, unique et sans prix, entièrement orné de sa main (1).

La vigueur de ses lignes est incroyable, rien ne fuit, ni ne s'embrouille. Quelquefois il fait prendre à ses modèles des poses extraordinaires pour en tirer quelque document, des instantanés, des aspects dont il s'instruira. Il conserve ainsi des centaines d'amantes aux torses tordus, aux jambes allongées ou repliées, aux ventres gras, aux croupes larges. Les unes sont étendues comme l'herbe folle après l'orage, les seins flottants, les bras en oreillers ; les autres, accroupies, agenouillées ou prosternées offrent aux regards les plus suggestifs raccourcis de la structure féminine, d'autres enfin se renversent les flancs cerclés par le désir, les lèvres offertes, les étreintes prêtes, et l'on aperçoit bien le sang qui gonfle cette chair, et cet « esprit de l'existence qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur », ainsi chante dans sa *Vita nuova* l'amant de la symbolique Béatrice.

L'art est simple comme la vie et complexe comme elle. Les moindres chefs-d'œuvre, qu'on croirait nés d'un rayon de soleil, ont eu pour source des sensations éparses. La copie fidèle

(1) App. à M. Paul Gallimard.

de la nature ne suffit pas. C'est ainsi que Rodin, dans sa passion des formes expressives, dut en saisir çà et là tous les détails, qu'il nota et réunit... « Je suis trop littéraire... je ne prends pas assez de croquis dans la rue » lui fait murmurer Jean Dolent dans *Amoureux d'art.* Remarquons cependant qu'il en a beaucoup recueilli. Et dans ces dessins frustes, rapides, inachevés, mais vigoureux et synthétiques, dans ces traits enchevêtrés qu'appuie une ombre d'encre, que troue un coup de blanc, il a pu dénouer le nœud de ses pensées. Les yeux y décomptent les gestes et les intentions, y suivent les os, y fouillent les anatomies, se perdent à loisir parmi tout ce butin ramassé au hasard de l'intuition.

Rodin ne dédaigne pas une ligne. « C'est un merveilleux tempérament, né pour l'observation aiguë de l'humaine réalité » nous explique M. Louis Gonse, dans son *Histoire de la sculpture française au XIXe siècle.* Mais n'y cherchons pas les silhouettes frivoles ou gracieuses du modernisme, il ne saurait les voir, elles ne traversent pas ses quotidiens concepts, elles ne passent pas dans sa rue.

Effleurant ces épopées séculaires dont les poètes ont fait les sépultures gigantesques de leur pensée, il en a saisi le côté éternel et le côté particulier. Avez-vous examiné la pointe sèche qui orne l'entrée de la *Vie artistique*, 2e série, de Gustave Geffroy ? Ces trois femmes

qui se désespèrent sous l'arbre du péché, et dont la nudité forte et gracieuse tressaille sous la fièvre des larmes, dont les yeux, selon l'expression de l'Alighieri, sont devenus des désirs de pleurer ? Ce sont aussi des figures du deuxième cantique de la *Comédie* florentine, le *Purgatoire*. Avez vous feuilleté l'énorme album de 142 croquis, rassemblés de 1880 à 1885, héliogravés par Manzi et édité par la maison Goupil sous la pression de l'amateur hardi qu'est M. Fenaille, *Dessins d'Auguste Rodin ?* Ce sont de ces pages sommaires dont je parlais plus haut, où les traits fluides, les pâtés d'encre et les notations de couleur s'assemblent avec science. La plupart se rapportent aux groupes de cette *Porte de l'Enfer* à laquelle il a voué trente années, de cet enfer que Platon se refusait à décrire. On y voit Dante en marche, on y rencontre les trépassés qui appellent une seconde mort, ceux qui fléchissent sous une chape de plomb, Ugolin, dont la faim dévorante croît en s'assouvissant, reprenant son horrible repas, Mahomet aux entrailles pendantes, le cœur battant dans la poitrine ouverte, les gourmands et les repus enfoncés dans une fiente « qui paraissait sortir des latrines humaines », les damnés gonflant la poix bouillante, le gibelin Farinata degli Uberti, vainqueur de Monte-Aperto, dans son vêtement de flammes, les arbres dont les fruits sont des épines empoisonnées, et ces

oiseaux qui, perchés dans le verger sanglant, crient avec une voix humaine : « Pitié ! pitié ! » et toutes les visions des bollandistes, et tous les animaux tragiques de la forêt dantesque !...

III

CARACTÈRES ET PROJETS

Au sommet d'un coteau de Meudon, perchée sur un terrain chaotique, boursouflé de champignonnières, la maison d'Auguste Rodin se dégage d'un manteau de forêts. C'est la « villa des Brillants ». A ses pieds, une vallée où coule la Seine molle, une vallée où le regard plonge et trouve des perles. Les gens du pays lui ont donné le nom de Val Fleuri. La couleur y est intense, tour à tour joyeuse ou triste. Les rumeurs de l'industrie n'y ont pas encore noyé la chanson solitaire des abîmes, et les lentes fumées qui s'enroulent comme un turban au front des collines ont les flancs pleins de mirages. Au loin, le pont de Sèvres, bossu robuste. En face, les terrasses de Bellevue. Des arbres, des jardins, des cottages y dominent les usines naissantes, la pensée flotte par dessus, on est si haut dans la nue !

L'habitation offre cordialement son enclos hospitalier, ses pièces peuplées de joies anciennes et de plaisirs nouveaux. Côte à côte avec des raretés romaines, grecques ou égyptiennes, les oiseaux, les fleurs, les grêles statuettes, voici un portrait du maître par Sargent, un autre par Avidgor, un troisième par Jean Paul Laurens (1). Voici des toiles de Carrière, chairs lumineuses, visages où se jouent les pensées ! de Claude Monet, Degas, Pissaro, des gravures vibrantes de Bracquemond, et mille choses dont on ne se lasse pas. Les torses robustes sortis des mains de Rodin se heurtent et se repoussent. Dans un coin, *Honoré de Balzac* incline sa tête puissante. Et de petits groupes, des marbres translucides, radieux de force et de beauté mêlent leurs membres à ce pittoresque désordre. Hardis sujets, corps souples, muscles vivants. Des filles triomphantes, des adolescents terrassés, des étreintes frénétiques. L'amour, la luxure, le désir, la cruauté. Une *Tentation* où une femme nue, se rue, joyeuse et lubrique, sur le dos de l'ermite prosterné. Une faunesse qui enlace un jeune homme, et l'enlace de telle façon, des bras, des jambes, qui se tordent autour de lui comme des serpents, qu'on devine qu'il ne tardera pas à lâcher le roc auquel il se cramponne, et à tomber ; des amants repus ;

(1) Extrait de la fresque du Panthéon.

d'autres qui se reprennent : « Viens sur mon cœur, dit-elle, ce n'est pas seulement dans mes yeux qu'est le paradis » ; un *Adonis réveillé par les Muses*, cet Adonis, printemps féminin des religions lasses dont Vénus est le viril soleil. Des pierres limpides, une Vénus courbée sur cet Adonis que d'un baiser elle va changer en fleur ; ailleurs, l'*Homme regardant son œuvre*, un torse puissant, tête penchée, dénommé *la Méditation, la Jeunesse et l'Amour*, l'*Eté*, le *Printemps, Trois grâces* qui dansent (1896), et d'autres encore.

Rodin s'est isolé pour demeurer intact dans sa volonté. Il habita plusieurs années une maison vieillotte de Sèvres, avant d'aller à ce châlet de Meudon, sur ce Val Fleuri. C'est là qu'il vit, près de la compagne dévouée de ses heures. Suivons-le au travail, que ce soit dans ce coin reculé du boulevard d'Italie, au Clos Payen, où il vient parfois s'enfermer tout à fait seul, dans cet ermitage du siècle dernier qui tourne le dos à la rue « enfoui sous les arbres et dans les herbes, près de la Bièvre » (1) dans le silence, loin du bruit de Paris, loin des curieux, des envieux et des méchants, soit dans ces retraites quasi-mystérieuses qu'il affectionne dans les banlieues, au boulevard de Vaugirard, puis au faubourg Saint-Jacques, des dé-

(1) Léon Maillard.

serts qu'il peuple de ses rêves, soit dans ce vaste dépôt des marbres de l'Etat, où l'artiste, depuis plus de douze ans, évoque tout un monde de puretés.

Proche le quartier agité des Expositions, cette enceinte s'étend comme une oasis de la tumultueuse cité. Les immenses cours semées d'îlots calcaires, de blocs couchés dans l'herbe, de débris statuaires ou architecturaux, ont un horizon délicieux. De grands arbres, peuplés d'oiseaux, y jaunissent au vent des automnes, jetant leurs dernières feuilles, telles un geste tragique, aux chefs-d'œuvre prochains. Une brise de Mantoue, et de Florence aussi, passe dans ce calme site. Le long des bords s'ouvrent de larges portes, celles des ateliers que l'Etat mit généreusement à la disposition de quelques uns, sommairement indiqués par des lettres.

Voici M, Guillaume, G, Jean-Paul Laurens, K. Fremiet, J, Rodin. On les déplace parfois. Rodin était anciennement à l'M. On lui a accordé maintenant l'H pour le dégrossissement de ses pierres, c'est à l'H que les praticiens taillent en ce moment le *Victor Hugo* du Luxembourg. Ce sont des pièces carrées, blanchies à la chaux, au sol bitumé, où nul détail ne détourne la pensée, froides mais glorieuses. Un coin de nature fait la joie de leur austérité, et ceux qui les habitent les meublent de leur génie.

Frappons à la porte de Rodin. Le voici,

entier dans sa splendeur. Les étrangers les plus flegmatiques viennent le voir et l'écouter « C'est un rare plaisir de l'entendre causer d'art, parler de son propre travail et de celui d'autrui » (1). Pénétrons dans cette « vaste cellule de moine que la pensée de l'homme emplit toute » et d'où sortiront « des marbres beaux comme des fleurs » (2). L'homme vient à vous, les vêtements tachés de plâtre, hésitant et timide. Une médaille de Ringel le montre, les cheveux drus, la barbe flavescente, l'œil naïf mais positif. Le front est puissant, le nez inquisiteur, le bas du visage noyé dans sa lourde barbe, sur une de ces « fortes encolures aimées de Balzac, qui unissent plus intimement le cœur au cerveau » (3) Il a des étonnements bon enfant. Le buste un peu épais, tel que le révèle ailleurs Melle Claudel, trapu et tranquille, son geste a de la force. Vous examinant sans que vous vous en doutiez, il prend des notes, et, prolongeant les contemplations silencieuses, vous écoute volontiers sans vous entendre. Ses yeux ont des abîmes lointains. Cet homme n'est évidemment pas un lutteur pour la vie, — qu'il aime de quelque manière qu'elle se manifeste, car il affirme : « Tout ce qui est dans la nature est

(1) Ch. Quentin, *The Art Journal*.
(2) Fagus, *3 Cœurs d'Hommes*.
(3) Daniel Baud-Bovy.

beau, puisque c'est vivant », « la beauté, c'est la vie, quelle que soit sa forme » (1).

Peut-on insuffler la vie dans la matière ? Il l'a cru, et c'est pourquoi il ne cessa jamais de chercher et de produire. Il eut peu de maîtres, plutôt des amis. Un sculpteur, Carrier-Belleuse (1865 à 1870 — à peine passa-t-il près de Barye dans le sous-sol du muséum), deux peintres, Puvis de Chavannes et Jean-Paul Laurens. On lui donne pour élèves Bourdelle aux rictus violents, Melle Claudel si puissante et si douce. Cette dernière passa cinq ans près de lui. « Je lui ai montré où elle trouverait de l'or, mais l'or qu'elle trouve est bien à elle ». Elle fit un beau buste de lui, et un dessin à l'eau forte pour le livre de Léon Maillard « Rodin lui-même, dit M. Morhardt (2), au travail, au milieu de ses groupes et de ses statues, Rodin s'arc-boutant, se penchant, plongeant, se hissant, tendant de toute la longueur de son bras une boulette de terre à modeler, en se renversant presque pour mieux juger d'un profil plafonnant ».

La réputation n'a pas amené la fortune, ni la paix. Je viens de conter ses luttes incessantes, ses déboires renouvelés. Né à Paris en 1840, jusqu'à trente ans il dut s'astreindre à des besognes de tâcheron, collabora de 1871 à 1877 aux

(1) Paroles rapportées.

(2) Dans son étude sur Melle Claudel, *Mercure de France*.

cariatides de la Bourse de Bruxelles avec le belge Van Rasbourg, et fit cette même année quelques travaux de décoration au palais du Trocadéro. Puis, se risquant à la manufacture de Sèvres, en 1879 et 1880, il essaya son rude ébauchoir sur de fragiles parois, dans le kaolin friable. On peut voir ses délicates figurines au musée du Luxembourg, sur un vase décoré, en pâte d'application, d'attributs et de bacchanales, et au musée de Sèvres, une allégorie adornée de l'*Hiver*.

Le droit de vivre et de parler, il l'a conquis dans la nécessité. Les hostilités renaissantes ne l'ont que mieux aguerri. Son talent sut trouver une puissance de vie inconnue, toute la science du détail dans une sobriété de lignes qui ne doivent rien qu'à la nature, et les plus indépendants des artistes ont tressailli sous son influence, vous en jugerez dans les salons futurs. Son ambition depuis se borne à faire noble et vrai...

A la porte de bronze où il enroule les immortelles scènes du poème dantesque (1) il voulait ajouter une arche seconde, celle de *La Mort et la Résurrection*. Mais un des projets surtout qu'il compte mener à bien est sa *Colonne du Travail*, monument dont M. Armand Dayot souhaitait avec ardeur la réalisation.

Le travail est la véritable glorification de

(1) Commandée en 1880 par M. Turquet, pour le Musée des Arts décoratifs.

l'humanité, sans lui rien de possible, ni de durable, ni de vivant. La parole de Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », signifie simplement : « Va, et existe ». Autour de cette spirale hardie, les labeurs ouvriers escaladeraient le ciel sous la forme de reliefs synthétiques. Un escalier ajouré les rendrait accessibles à nos yeux. Les parties souterraines retraceraient les horreurs de la mine et des puits, tandis que surgiraient au soleil les métiers de l'atelier et de la rue. Chaque étage, s'élevant dans la cérébralité, montrerait des professions plus intellectuelles : Ce serait l'ascension de la Société sous son aspect essentiel. Au sommet, deux figures ailées, les bénédictions du travail, s'érigeraient sur l'abîme.

A l'entrée de ce synthétique escalier, deux personnages colossaux, le Jour et la Nuit, regarderaient défiler devant eux les ouvriers du pic, de la plume ou du pinceau, du ciseau ou du verbe (1898) « Toutes les figures du monument, sauf les figures symboliques du Jour et de la Nuit et des deux Bénédictions, nous apprend M. Gabriel Mourey, porteraient le costume moderne. »

Le buste de Puvis de Chavannes par Rodin a été donné au Musée d'Amiens. Quels que soient les titres de la ville à la possession de celui qui l'a tant illustrée, pourquoi Lyon ne l'a-t-il pas revendiqué pour sa collection des

Lyonnais dignes de mémoire ? Au jour prochain, l'auteur du *Bois sacré* devra y figurer, dans cette collection, aux côtés d'Hippolyte Flandrin et de Meissonier. A qui, mieux qu'à Rodin, Lyon pourra-t-il commander un buste ? Et de toutes parts, pour des monuments qui vont surgir de terre en souvenir de l'illustre peintre, pour celui des rives de la Seine, pour celui des bords du Rhône, quel ami plus consciencieux choisir que celui-ci. L'auteur du *Balzac* doit faire le *Puvis de Chavannes*. Que dis-je ! il est fait, il n'y a plus qu'à le lui demander !

Il faut aussi qu'il termine ce *Baudelaire*, poète de la révolte, du vin et de la mort, dont le comité, constitué par Deschamps à la *Plume* sous les auspices de Stéphane Mallarmé et la présidence d'honneur de Leconte de Lisle, publia vers 1896 un livre auquel collaborèrent tous les jeunes écrivains de ce temps. Rodin possède à Meudon un buste qui lui servira. Inspiré tout à la fois par les nombreuses figurations de ce « poète au cœur profond peuplé de dieux », (1) « alchimiste cruel » (2) « hanté de vice et de terreur, d'amour et de prière » (3), celle de Bracquemond en 1861, les cinq du livre d'Asselineau, dont celle de Courbet (1848) et les deux de Manet (1862 et 1865), celle de Emile

(1) Léon Dierx.
(2) Edmond Picard.
(3) Emile Verhaeren.

Deroy, hirsute et barbue (1844), décrite par Th. de Banville dans les *Nouveaux Camées Parisiens* (1), celle d'Alcide Sauvaire d'après la photographie de Nadar, par le médaillon peint par Alexandre Lafond qui a figuré de 1861 à 1863 dans le magasin de l'éditeur Poulet-Malassis, et aussi par les têtes au crayon noir rehaussé de rouge de Baudelaire lui-même, Rodin a fait revivre à nos yeux ce sourire crispé et cette vie de tortures. Il a dû pour cela se résoudre à abandonner, ce sont ses paroles, cette sorte de photographie pratiquée jusqu'ici en sculpture. Ce sera encore un portrait pour l'immortalité.

IV

COMMENTAIRES

Rodin sut violer la vérité, ce sera son titre à la reconnaissance des arts. Il a marché droit devant lui, sans appels à l'aide, sans clameurs, ni cymbales. Ce n'est pas un de ces fous d'orgueil comme l'art, depuis, en compta quelques-uns. Il agit sans calcul, parce que tel est son tempérament. Il a regardé, il a compris, il a

(1) A été chez Asselineau, et depuis chez le docteur Piogey.

conçu des personnages réels que son goût d'exactitude rendit plus réels encore. Et son œuvre est sortie toute armée de ses pensées. C'est Michel-Ange avec quatre siècles de misère de plus.

Puisque « parmi les ouvrages des sculpteurs ceux-là seuls prédominent où l'art s'est fait le verbe de l'esprit et de la beauté » (1), les travaux de Rodin brilleront au front de l'époque. Le sillon de ce laboureur hardi est d'un relief saisissant, implacable, rien n'y tremble ni ne s'y affaisse. « Il a reçu la récompense due à sa patiente recherche... la vie s'est révélée à lui » (2). Loin des mollesses d'une humanité édulcorée, honte des poncifs, l'amour n'est plus cette onctueuse pommade des sens qui se pourlèchent. C'est l'étreinte quasi bestiale qui fait saillir les muscles, torture, épuise l'être assouvi, c'est le désir embarqué sur l'Océan sans repos de la souffrance humaine. Mais admirez dans ces unions créatrices, dans ces muscles enlacés, cette ferveur et ce culte de la forme, contemplez ces beaux corps adolescents, ces gorges adorables, ces hanches et ces cuisses, ces flancs frémissants, ces bras nerveux et gracieux, ces bijoux que chantait Baudelaire :

Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne !

(1) Roger Marx.
(2) Mathias Morhardt.

Voyez dans l'œuvre disséminé ou en préparation tous ces amants, ces femmes frénétiques, ces bouches unies, toute cette chair en travail ! C'est la puissance dans la passion. « Terrible et formidable, déchirant les chairs convulsées sous le fouet de la luxure et les morsures de la tentation, il est tendre aussi, et il est chaste, et nul n'aura fait rayonner du corps de la femme plus de grâce, plus de jeunesse et plus de caresse ! » (1).

L'âme, étrangement remuée, sursaute devant cette ordonnation ardente. Les époux examinent ces étreintes ignorées, ces baisers qui mordent, ces caresses qui rompent les membres. Les flancs de la naïve fille qui passe palpitent et son sein bondit, pourtant elle soupire, continue son chemin, car « Rodin est le statuaire de la luxure triste » (2) et l'enfant nubile s'effraie de cet amour dont les plaisirs paraissent des souffrances.

« De conventionnelle, la sculpture s'est faite expressive. Depuis vingt ans, depuis Rodin, elle traverse une révolution shakespearienne » (3). Elle s'amplifie jusqu'à la limite *imaginaire* de l'être à produire. On ne voit certaines figures que sous un angle spécial qui écarte le cal-

(1) Octave Mirbeau.
(2) Gustave Geffroy.
(3) Raymond Bouyer.

que trop fidèle. Concevez-vous Napoléon en pantoufles lisant le journal ? Il y a donc des hommes qu'on ne peut représenter qu'à cheval, comme il y a des actes vulgaires de l'existence étincelants de majesté poétique. C'est ainsi que cet éducateur « qui honore son temps par une probité sans égale » (1) a compris l'art dans la vie... « Les divins exécutants de la statuaire grecque eussent salué l'un des leurs en cet amoureux des lignes vivantes et sensuelles » (2), comme eux, il a combiné la vigueur du modelé, une sincère délicatesse et la vérité de la nature. Il y a une force expressive et complète dans le moindre fragment. Rodin est un manieur de glaise qui peut se comparer au meilleur poète « Force, vérité, tendresse, n'est-ce pas la plus haute vie, la suprême expression du génie ? » (3) « Rodin ! l'œuvre de Rodin, c'estl'esprit en rut ! » (4).

Vraiment, il faudrait rappeler toute la critique d'avant-garde de ces dix dernières années, les clairs récits de Gustave Geffroy, les pages émues de Roger Marx, les études de Gabriel Mourey, de Daniel Baud-Bovy, d'Octave Mirbeau, les sincères emballements de Fagus, les aperçus et notes de Raymond Bouyer, de Char-

(1) Léon Maillard.
(2) Ch. Morice.
(3) Ch. Quentin.
(4) Jean Dolent.

les Morice, de Georges Denoinville, de Morhardt, de Mauclair, d'André Fontainas, de Jean Dolent, de Louis Richard ; il faudrait lire ce volume de Léon Maillard dont j'ai cité maints fragments, revenir à celui que publia l'Américain Brouwnell, vers 1888, aux articles du *Studio*, de *The Art Journal*, de toutes les revues françaises ou étrangères. Mais « il est des sujets tels que lorsque tous en ont prononcé et chacun prononcé tout, tout demeure à dire » (1).

Que de tempêtes, à chaque production ! Que d'injures, aussi que d'adorations que rien n'a pu détourner ni lasser ! Le passant, trop longtemps satisfait d'une sculpture amidonnée, comprend enfin que tout cela est pour lui. Rodin ne travaille-t-il pas pour la foule, pour la pierre et pour les ans ? Persuadé que l'art surtout constitue l'éducation des multitudes, persuadé aussi que tout ce que nous voyons actuellement dans Paris ne durera pas, et que les membres des statues suivront les corniches qui s'effondrent, il a défié les intempéries par sa physique des matériaux. Les formes de ses groupes sont encloses en des plans géométriques, où elles se soudent, se balancent et s'équilibrent. Voilà pour la durée. Pour l'âme du peuple, il a exagéré la « force » de ses sujets dans une harmonie équivalente à celle du nombre admis à les

(1) Fagus.

contempler, en lui donnant de plus le côté un peu héroïque que ne saurait avoir une copie. Il s'est souvenu du mot immortel d'Aristote : « La poésie est plus vraie que l'histoire ».

Fatalement, le péché originel règle son effort, parce qu'il domine notre race et en constitue les mystérieuses origines. Sensuel, il est exact. Nulle mythologie païenne n'eut jamais cette « diligente et enthousiaste adoration de la matière, en mouvement sans cesse et sans cesse changeante » (1). Toujours il faut y applaudir. Partout on y retrouve l'éclat de la Vénus de Milo. Comme dans ce torse magnifique et sage, c'est d'une beauté toujours actuelle, parce que la divinité s'y mêle à l'humanité.

Mais quel est celui qui fut compris dès l'aube ? Ce n'est pas Rodin à coup sûr. Si un enthousiaste l'appelle « le plus puissant statuaire que la France ait connu, depuis Houdon et Rude » et qualifie le Balzac de prodigieux (2), si Geffroy lui dit dans sa dédicace de la 2e série de la *Vie artistique* : « Vous avez affirmé, avec un accent nouveau, la profondeur des sentiments humains, la tristesse et l'allégresse de l'amour, la grandeur de l'intelligence, la beauté sans trêve et sans fin de la vie » et ajoute, de la *Porte de l'Enfer* « c'est l'équivalent d'un

(1) André Fontainas.
(2) Camille de Sainte-Croix.

livre profond... que ce répertoire prodigieux », si Denoinville le dépeint « épris du grand amour de l'humanité et du souci de la vérité » si Maillard, parlant de cette statue tant controversée, s'écrie « la puissance d'évocation, elle est complète... C'est le *Balzac* de la *Comédie Humaine* ! » Si Mauclair affirme que « c'est une pierre votive offerte à un génie par un autre », les voisins trouvent la même « informe, hors d'aplomb et sans vie » ajoutant pour l'artiste « Le pauvre homme ! Est-il besoin de rappeler ces désastres, les *Bourgeois de Calais*, la *Porte de l'Enfer*, le monument de Victor Hugo » (1), s'apitoient doucement sur lui : Le *Baiser* de M. Rodin montre toutes les qualités géniales de l'artiste et nous dispense de parler du *Balzac* qui n'ajoutera rien à sa gloire » (2), ou s'en moquent ironiquement : « Pour avoir exécuté l'œuvre ridicule actuellement exposée dans la galerie des machines, Rodin est un génie ! » (3) Paris, ne nous en plaignons pas trop, est semé d'anciennes choses drôles devenues admirables, réplique M. Arsène Alexandre.

L'homme assiste en souriant à ce combat qu'il déchaîne, impassible comme un constructeur de cathédrales. A peine eut-il les furtifs découragements des modestes, lorsque monté

(1) Gaston Migeon.
(2) Francis Mair.
(3) Gaston Méry.

sur l'amas de ses travaux, il put s'étonner de ne pas être plus près du soleil. A peine avait-il arraché une ronce que dix repoussaient au lieu même. Il continua son rude labeur, comme chacun continue sa route dans l'existence. Rien ne put éteindre le zèle qui brûlait dans son cœur, rien n'amoindrira son effort solitaire, qui vous conquerra, soyez en sûrs. Car, timide, il est téméraire, avide de mouvement. Il le saisit et le fixe. Toutes ses statues, ou presque, sont en marche, hochent la tête, étendent les bras, s'enlacent. Leur repos même est plein d'action. Tout ce qu'effleure la griffe du lion est marqué d'une déchirure ineffaçable. Le génie a toujours ce caractère d'être spécial à lui-même : nul ne lui ressemble et il ne s'inspire de personne, il est fait de tout, et de rien. Après s'être désaltéré à la fontaine d'Hélicon, ivre de miel, il tressaille, et fuit, poursuivi par les faunes, il trébuche, et tombe, et souffre, et meurt mille fois, jusqu'au jour où la Muse glorieuse l'appelle : « Maintenant, mon frère, ressuscite et sois vainqueur ! » Ainsi Rodin a lutté, pleuré, souffert, ainsi Rodin vaincra.

Et les plus farouches contempteurs admireront, autant qu'ils les réprouvèrent, ces hommes qui ont faim depuis qu'ils sont nés, ces femmes dont la démarche est légère ainsi que celle de jeunes oiseaux, ces amants rutilants de passion

et de puissance, rayons de soleil dans les brumes glacées, ces vieillards qui mêlent leurs tristes complaintes aux joyeuses chansons des enfants, ce fleuve de vie dont bouillonnent les ondes ! et comprendront l'artiste ingénu qui a suivi l'humanité en marche devant lui...

LÉON RIOTOR.

OUVRAGES DE LÉON RIOTOR

POÈMES LÉGENDAIRES

LE PÊCHEUR D'ANGUILLES, *frontispice de G. de Feure,*
LE SAGE EMPEREUR, 1 vol. *avec une préface sur la liberté poétique,*
FIDÉLIA, 1 vol. *fleurons d'Ed. Rocher,*
JEANNE DE BEAUVAIS, *titre de Frédéric Front.*

ROMAN

AGNÈS, 1 vol.
L'AMI INCONNU, 1 vol.
LE PRESSENTIMENT, *préface de Papus,*
LE PAYS DE LA FORTUNE, 1 vol. *dessins de Léofanti,*
LA VOCATION MERVEILLEUSE DU CÉLÈBRE CACIQUE PIÉDOUCHE, 1 vol.
LES RAISONS DE PASCALIN, 1 vol.

THÉATRE

L'EXCUSE, 1 acte, (avec Félice Cavallotti)
NOCE BOURGEOISE, 1 acte, (avec Ernest Raynaud) *Théâtre d'Application 1892.*

ESSAIS

LES ENFERS BOUDDHIQUES, 1 vol, *avec 12 planches hors texte, divers dessins et 3 préfaces de Renan, Foucaux et Ledrain,*
LE PARABOLAIN. — LE SCEPTIQUE LOYAL, *fleurons de Grasset.*
SUR DEUX NOMARQUES DES LETTRES,
DES BASES CLASSIQUES ALLEMANDES,
ESSAI SUR PUVIS DE CHAVANNES, 1 vol. *avec un portrait, deux planches en héliogravure et divers dessins.*
LA MODE ET LE MANNEQUIN, 1 vol. *préface de Octave Uzanne, illustrations de Frédéric Front.*
LES ARTS ET LES LETTRES, 1re série, 1 vol. de 500 pages, *préface de Gustave Geffroy, frontispice de Puvis de Chavannes.*

Annonay. — Imp. J. ROYER.

Paris. — Imprimerie H. Bouillant, 28, rue Serpente